Le vingt et un janvier

La révolution en chantant

Sept cent quatre-vingt-treize,

Capet, tyran dernier,

Qu’on nommait Louis Seize,

A reçu ses étrennes

Pour avoir conspiré.

Ce fuyard de Varennes

Est donc guillotiné.

Ayant prémédité

La perte de la France,

Contre la liberté,

Fut la plus grande offense.

La raison souveraine

Diminuant son rang,

Par conseil de la Reine,

Fit répandre le sang.

Louis Capet était

Héros du fanatisme,

Des prêtres, soutenait

Le sanglant catéchisme.

Ce parjure despote

Pour le peuple jurait :

Le blason, la calotte,

Ce tyran soutenait.

Les nobles orgueilleux,

Ses parents et ses frères,

Et de la part des cieux,

Les prêtres réfractaires,

Lui disaient de mal faire.

Les ayant écoutés,

La loi le met en terre :

Il la bien mérité.

Les tyrans couronnés

Et tous leurs satellites,

Les nobles enragés,

Qu’ils cessent leurs poursuites.

Ce grand chef des despotes

Est mort sur l’échafaud,

Les dévots et dévotes

N’osent plus dire un mot.

A Rome que diront

Ses tantes, vieilles sottes,

Comme elles jureront

Contre les patriotes !

Et le pape de Rome

Nous excommuniera,

Et bientôt un Saint Homme

Du tyran on fera.

Il pouvait être heureux

Etant roi sur la terre,

Pour lui, c’est malheureux

Qu’il fût sans caractère :

Faut avoir une tête

Pour être couronné,

Etant faible et trop bête,

Il fût guillotiné.

Ah ! Que le nom de roi

Soit hors de nos mémoires,

Pour soutenir la loi

Remportons des victoires.

Le bonnet et la pique

Conservons bien, Français .

Vive la République,

Crions tous à jamais !